



LOUIS-Z. JONCAS, DÉPUTÉ AUX COMMUNES DU CANADA

GALERIE CANADIENNE



Le député de Gaspé, aux Communes, a une tête sympathique, intelligente. Il a quelque chose du président Carnot. Il en a la taille, l'allure. Causeur agréable, écrivain clair, raisonné, convaincu, il est en voie de faire sa marque dans le journalisme canadien. Sa parole châtiée, vibrante, honnête est toujours écou-

tée par ses collègues d'Ottawa, et son amitié recherchée par ceux qui aiment les esprits élevés, cultivés.

Louis-Zéphirin Joncas est né à la Grande-Rivière, comté de Gaspé, le 26 juillet 1846. Son père s'appelait Léon Joncas, sa mère Esther Beaudin.

— Mon père, me disait-il dernièrement, a été mon premier ami. Il me traitait en camarade et il prenait plaisir à communiquer à ma naïveté d'enfant l'expérience de sa vieillesse.

Sa jeunesse se passa sur les bords de la mer à en aspirer les acres senteurs, à prêter l'oreille à ses éternels soupirs. Joncas s'occupait beaucoup de pêcheries et c'est sous le toit paternel que le jeune Louis apprit à aimer une spécialité qui plus tard devait le faire choisir par les délégués du monde entier comme président de la Commission internationale des pêcheries réunis à Chicago en 1893, et comme correspondant étranger du fameux *Smithsonian Institute* de Washington. Joncas fit ses études au collège Masson, à Terrebonne, puis alla étudier le droit à Montréal. Il promettait de faire un excellent jurisconsulte lorsque des malheurs financiers frappèrent sa famille. Tout comme l'honorable M. Le Blanc, président aujourd'hui de l'Assemblée législative, il fut obligé, vers cette époque, de se faire instituteur pour vivre. Ces deux hommes arrivés maintenant aux honneurs, se reportent encore avec plaisir vers ces rudes heures de leur

jeunesse et plus d'un de leurs élèves, en voie de parvenir à leur tour, se rappellent encore avec émotion des leçons de leurs professeurs. L'enseignement porta bonheur à Jonas : à force d'énergie, de patience, de dévouement, il finit par reprendre le dessus. Pendant douze ans il exploita avec succès, les riches et importantes pêcheries du golfe Saint-Laurent qui fournissent aux Antilles, au Brésil, à l'Italie, à l'Espagne, au Portugal et autres pays étrangers le poisson qui est nécessaire pour bien remplir les exigences du carême et des jours maigres. A part de la gérance de ce commerce Joncas tenait aussi, dans la Gaspésie un grand bureau de comptabilité. Il s'y occupait des agences et des affaires que voulaient bien lui confier certaines maisons importantes de Toronto, Montréal, Halifax, Boston, Québec.

En 1876, il remplaça M. John Short comme shérif, de Gaspé. En 1883, il fut choisi par le gouvernement du Dominion pour le représenter à l'Exposition Internationale des Pêcheries, à Londres. Il s'acquitta avec grande distinction de cette difficile mission. Son urbanité, ses connaissances spéciales, son habitude du français et de l'anglais ne lui firent que des admirateurs en Angleterre. Ses conférences furent hautement appréciées par la presse anglaise. Le *London Canadian Gazette*, le *London Daily Telegraph* en firent les plus hauts éloges. Ce dernier journal disait que la conférence de M. Joncas était la plus importante, la plus claire, la plus documentée de toutes celles qui formaient partie des états de services de l'Exposition. En 1884, on pria M. Joncas de faire un travail sur le même sujet. Il devait être lu à Montréal, devant le "British Association for the advancement of Sciences." Ce fut un nouveau succès, et cette étude qui, à soixante pages à peu près, a été traduite en français, en allemand, en anglais et distribuée par toute l'Europe par ordre du gouvernement canadien. Une nouvelle édition de ce travail fut publiée, à Ottawa, en 1888 ; elle est maintenant épuisée, et le dernier exemplaire est entre les mains de son auteur.

En 1887, le commandant Fortin qui était député de la Gaspésie depuis 1867 fit part au public de sa décision de ne plus se représenter. Des raisons de santé le forçaient à prendre sa retraite. Qui de nous n'a pas connu ce colosse au cœur de Sœur de Charité, à la main large et toujours ouverte, à l'âme chaude et vibrante de patriotisme ?

Joncas était d'avance désigné pour lui succéder, et le 22 mars 1887 une majorité l'élisait aux Communes. Aux élections générales de 1891, il était réélu par acclamation.

En chambre, Joncas ne se prodigue pas, mais quand il se lève, il est toujours écouté.

Veux-t-on juger de son genre ? voici des fragments de l'un de ses discours :

" Lorsque nous considérons les milliers de milles de côtes maritimes qui offrent à notre travail d'innépuisables richesses, les cent mille marins qui, dans notre jeune pays, sont déjà, soit directement, soit indirectement, employés à l'exploitation de nos pêcheries ; l'énergie, la hardiesse et l'habileté de nos pêcheurs, que plusieurs d'entre nous ont vu à l'œuvre bien des fois, je ne puis m'empêcher de croire que l'avenir, l'avenir surtout des provinces de la Nouvelle-Ecosse, de Québec, du Nouveau-Brunswick et de l'Ile du Prince-Edouard, — qui peut-être ne sont pas, dans toute leur étendue, aussi favorables à la culture que nos provinces de l'Ouest, — dépend beaucoup de l'encouragement et de la protection que nous donnerons à notre population maritime ; et qu'une des principales sources de notre prospérité nationale se trouve au fond de ces mers, dont jusqu'ici nous n'avons peut-être pas assez connu et apprécié la valeur.

" C'est à ces magnifiques pêcheries que nos voisins de l'Union américaine voulaient avoir accès. Ils prétendaient avoir, comme nous le droit de puiser à cette source de richesse. Le fait qu'ils ont tenu avec tant d'opiniâtreté au droit et à la liberté commune de les exploiter, l'empressement qu'ils ont toujours manifesté pour obtenir la jouissance de ces privilèges lucratifs et étendus, constituent la meilleure preuve de l'importance de leur possession et de leur valeur industrielle et commerciale. Et nous devons savoir gré au gouvernement actuel d'avoir compris l'importance et la valeur de cette propriété nationale et d'avoir pris les moyens de la défendre contre les empiètements de nos voisins, tout en conservant les bons rapports qui ne doivent cesser d'exister entre deux peuples qui ont des intérêts identiques à protéger."

En 1891, Joncas entra à la rédaction en chef de l'*Événement*. Il n'était pas étranger au journalisme : il écrivait depuis 1867. C'était surtout des chroniques, des lettres, des études spéciales qu'il envoyait à la *Presse*, au *Canadien*, à l'*Événement*, à d'autres journaux. Dans l'un d'eux — le *Canadien*, je crois — il avait déjà signé une série de dix sept lettres qui mériteraient d'être réunies en volume. Elles traitent de la Gaspésie.

Comme journaliste, Joncas s'applique à être renseigné, ferme et courtois. Il tient à la dignité du métier, ce qui ne nuit jamais, même dans les polémiques les plus fougueses. Il s'applique surtout à ne pas chercher querelle, mais gare à qui le touche, ce qui est naturel, même pour un homme de plume.

Son style est clair, châtié. Voici l'un de ses nombreux articles sur l'importante et châtouilleuse question du Patronage. Cet extrait vous donnera une idée de la manière de procéder du journaliste. Une longue et tranquille possession du pouvoir, une forte majorité dans une chambre d'Assemblée peuvent devenir et peuvent constituer un danger pour un gouvernement.

" Les ministres, les aviseurs de Sa Majesté, les chefs d'un parti politique, ont, tout comme le plus humble des mortels, leurs désirs, leurs ambitions, leurs passions, leurs faiblesses et leurs misères.

" En arrivant au sommet du pouvoir, où les a poussés la faveur populaire dans un jour d'enthousiasme, ils ont changé d'état, mais non de caractère.

" Ils ont augmenté leurs responsabilités mais ils ont conservé toutes les faiblesses inhérentes à la nature humaine, et à moins qu'ils n'exercent sur eux-mêmes et sur leur entourage — sur leur entourage surtout — une surveillance sévère et constante, ils sont d'autant plus exposés à errer et à semer les haines autour d'eux que les tentations et les épreuves sont devenues pour eux plus nombreuses.

" Le pouvoir est toujours encensé, et ceux qui le possèdent sont toujours entourés d'une foule de flatteurs qui ont plus en vue leurs intérêts à eux que ceux des hommes qu'ils flagornent.